

P. CYRILLE ARGENTI

L'EUCCHARISTIE

3. L'eucharistie à travers la Tradition de l'Église

*Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur
Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.*

Livret n° 16

Copyright : Radio-Dialogue 2008

LES CIRCONSTANCES HISTORIQUES DE LA CÈNE

Dans quelles circonstances le Seigneur Jésus a-t-Il institué le sacrement de l'eucharistie ?

Déroulement du repas juif

Les Juifs de l'époque du Seigneur Jésus étaient apparemment des gens plus civilisés que beaucoup de nos contemporains qui se jettent sur la nourriture comme des animaux. Tel n'était pas le cas alors : le chef de famille juive, à l'heure du repas, commençait par une prière – appelée en hébreu *Berakoth* – par une bénédiction qui reconnaissait Dieu comme le Créateur ayant donné la nourriture qui allait être consommée. Tout le repas se conformait à un véritable rite que nous allons décrire. Cela nous permettra de faire le rapprochement avec l'institution de l'eucharistie par le Seigneur Jésus.

Au début du repas, le chef de famille bénissait une première fois la coupe de vin en disant : « Bénis sois-Tu, Seigneur notre Dieu, le Roi des siècles, qui donnes ce fruit de la vigne. » Or, si nous lisons le récit de l'institution de la sainte Cène dans l'Évangile de Luc, nous voyons que Jésus, au début du repas, prend la coupe et la bénit une première fois en disant : « Je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le Règne de Dieu. »¹ Nous retrouvons ces mêmes mots : le fruit de la vigne.

Ensuite, le plus jeune membre de la famille juive prenait une cuvette d'eau et la présentait au chef de famille pour qu'il se lavât les mains. Or, dans l'Évangile de Jean, il nous est dit que Jésus lava les pieds de ses disciples. Le plus jeune membre de l'assemblée, Jean, dut Lui apporter la cuvette d'eau pour qu'il se conformât au rite. Au lieu de quoi, Jésus s'empara de la cuvette et lava les pieds de ses disciples. Il se sert du rite existant pour lui donner une signification nouvelle. Vous voyez qu'Il fait quelque chose d'absolument nouveau, mais dans un contexte tout à fait traditionnel. La cuvette d'eau, le lavement des mains existaient déjà et Il se sert de cet événement pour laver les pieds de ses disciples. De même, Il va utiliser la bénédiction du repas pour lui donner un sens tout à fait nouveau.

Le chef de famille juive prenait ensuite le pain et le rompait (notez les deux verbes) en disant : « Bénis sois-Tu, Seigneur notre Dieu, Roi des siècles qui produis le pain de la terre. Rendons grâce à notre Dieu qui nous a nourris de son abondance. »

Or, dans le récit des Évangiles, il nous est dit que le Christ prit le pain, rendit grâce et le rompit (nous retrouvons les mêmes gestes). Cependant, au moment de donner le pain à ses disciples, Il ajouta ces paroles extraordinaires : « Ceci est mon corps qui a été rompu pour vous en rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de Moi. »² Jésus se sert donc des mêmes paroles que le chef de famille juive, en leur ajoutant des paroles nouvelles annonçant sa propre mort.

Les apôtres ont dû trouver ces paroles mystérieuses et incompréhensibles. Elles commenceront à prendre tout leur sens le lendemain, lorsque le sang du

Christ sera véritablement et réellement répandu sur la Croix.

Ensuite, après le repas, le chef de famille prenait la coupe et la bénissait une deuxième fois. Or, dans l'Évangile de Luc, il nous est dit qu'après le repas, Jésus prit la coupe une deuxième fois en disant : « Buvez en tous, ceci est mon sang, le sang de la Nouvelle Alliance qui est répandu pour vous et pour une multitude, en rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de Moi, chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce vin, vous annoncerez ma mort jusqu'à ce que Je vienne. » Nous voyons là une évocation du sang de l'Ancienne Alliance. N'oublions pas que Moïse avait scellé avec du sang l'Ancienne Alliance, l'Alliance du Sinaï, lorsque le peuple juif avait promis d'obéir aux dix commandements. Il y eut donc une alliance entre Dieu, qui promettait d'adopter ce peuple comme le sien, et le peuple, qui promettait d'obéir à Dieu. Moïse avait aspergé le peuple et l'autel avec du sang, en disant : « Ceci est le sang de l'Alliance. »⁴ Tout le mystère eucharistique plonge ainsi ses racines dans l'Ancien Testament (sans parler de l'offrande de Melchisédech⁵.)

Pendant des années, les exégètes – c'est-à-dire ceux qui étudient en détail le Nouveau Testament – se sont demandés pourquoi, dans l'Évangile de Luc, Jésus bénissait deux fois la coupe de vin. Jusqu'au jour où un liturgiste du nom de Louis Bouyer⁶, notamment, a eu l'idée de comparer le récit de saint Luc avec celui des bénédictions des repas juifs, décrites dans le recueil juif qui s'appelle la Mishna, qu'on a compris pourquoi Jésus avait béni la coupe deux fois, avant puis après le repas : tout simplement parce que telle était la coutume juive. Il s'est servi d'un petit office traditionnel chez les Juifs, la bénédiction du repas par le chef de famille au moment de passer à table.

Jésus, le Jeudi saint, n'a donc pas improvisé tout le cérémonial de la liturgie, Il s'est servi d'un rite existant, coutumier chez les Juifs pieux, mais Il lui donne un sens nouveau. Il relie le pain à son corps qui sera cloué sur la Croix le lendemain et Il relie le vin à son sang qui sera versé le jour suivant.

Le jour du sacrifice

Suivant la chronologie de saint Jean, le soir du Vendredi saint, le jour où l'Agneau de Dieu a été cloué à la Croix et a versé son sang pour le salut du monde, coïnciderait avec le moment où les Juifs immolaient l'agneau pascal en mémoire de leur sortie d'Égypte et de l'agneau dont le sang avait servi à badigeonner le linteau de leurs portes, pour que l'ange destructeur ne passât pas dans ces maisons-là et que le peuple fût sauvé. Même si nous adoptons la chronologie des trois autres Évangiles, qui paraît situer la Pâque juive la veille, le Jeudi saint, le sens demeure le même.

Dans les deux cas, le sacrifice du Christ sur la Croix, soit dans l'événement lui-même, soit sa figuration dans le repas du Jeudi saint, est lié à la Pâque juive qui le préfigurait. L'Agneau pascal s'est manifestement immolé déjà au temps de Moïse pour le salut du peuple.

NOTES

1. Cf. Lc 22, 17.
2. Lc 22, 19.
3. Cf. 1 Cor 11, 23-26.
4. Ex 24, 8.
5. Cf. Gn 14, 17-24.
6. Voir notamment *La vie de la Liturgie*, Cerf, 1956, et *Le rite et l'homme*, Cerf, 1962.

LA PRIÈRE EUCHARISTIQUE AU III^e SIÈCLE

Le III^e siècle est une étape importante dans l'histoire de la liturgie eucharistique car il s'agit de l'époque où elle va se fixer par écrit. Saint Justin décrivant, vers l'an 150 à Rome, la liturgie eucharistique de son époque, nous apprend que le président de la célébration improvisait les paroles qu'il employait. Il ne disait évidemment pas n'importe quoi, il se conformait à un certain plan, à un certain schéma, mais il improvisait les paroles. Il n'y avait donc pas de texte écrit de la liturgie. C'est seulement au III^e siècle qu'apparaissent les premiers textes écrits qui nous donnent une image de ce qu'était la liturgie eucharistique au début du christianisme.

Nous disposons de trois documents datant de cette période, qui reflètent la forme, l'aspect, les mots mêmes de la liturgie en trois endroits différents, caractéristiques de l'Église catholique. L'emploi de ce dernier mot peut sembler surprenant. Dans les premiers temps de l'Église, on se servait du mot « catholique » pour désigner les membres de l'Église. Le mot « catholique », qui signifie en grec « selon le tout », désigne donc la totalité de l'Église dans sa plénitude et dans sa profondeur. Le mot « orthodoxe » désigne l'intégrité de la foi de chaque membre de

l'Église. Ici, j'emploie le mot « catholique » pour désigner divers lieux de l'Église de l'époque. En effet, nous avons au III^e siècle et par la suite, trois types de liturgie, trois centres liturgiques : la liturgie romaine, la liturgie égyptienne et le type de liturgie syrienne. Il est remarquable de noter que ces trois liturgies locales, ces trois traditions orthodoxes liturgiques, correspondent au même schéma que nous pourrions qualifier d'apostolique et qui définit l'orthodoxie d'une liturgie.

La liturgie romaine de saint Hippolyte

Commençons par le document le plus ancien, la liturgie d'Hippolyte à Rome. Au III^e siècle, l'Église de Rome est en communion avec toutes les autres Églises orthodoxes. L'Église orthodoxe est à cette époque l'Église que nous confessons chaque dimanche dans le Credo, l'Église une, sainte, catholique et apostolique, non une Église locale orientale. Saint Hippolyte était évêque et pape de Rome aux environs de l'an 220 et la Providence a fait qu'une de ses prières eucharistiques s'est conservée jusqu'à nos jours. Nous pouvons supposer, en lisant la description que nous fait saint Justin cinquante ans plus tôt, qu'Hippolyte nous décrit un usage déjà ancien de l'Église de Rome.

Dans l'anaphore de la liturgie de saint Hippolyte, l'essentiel se dégage déjà : « Nous te rendons grâces, ô Dieu, par ton enfant bien-aimé Jésus Christ [nous voyons que la prière s'adresse au Père] que Tu nous as envoyé aux derniers temps comme Sauveur, Rédempteur et Messager de ta volonté. [La prière de remerciement adressée au Père va presque aussitôt s'enchaîner avec un remerciement pour toute l'œuvre rédemptrice du Fils.] Il est ton Verbe inséparable par qui Tu as tout créé et en qui Tu as mis tes complaisances. Tu l'as envoyé du ciel dans le sein d'une Vierge ; Il a été conçu et s'est incarné ; Il s'est manifesté comme ton Fils, né de l'Esprit et de la Vierge. Il a accompli ta volonté et pour T'acquérir un peuple saint, Il a étendu ses mains tandis qu'Il souffrait pour délivrer de la souffrance ceux qui croient en Toi. [Vient ensuite le récit de l'institution qui fait toujours partie de ce mémorial de l'œuvre du Fils.] Tandis qu'Il se livrait à une souffrance volontaire pour détruire la mort, briser les chaînes du diable, fouler l'enfer à ses pieds, répandre sa lumière sur les justes, établir l'alliance et manifester sa Résurrection, Il prit du pain, Il remercia et dit : "Prenez, mangez, ceci est mon corps qui est rompu pour vous. Quand vous faites ceci, faites-le en mémoire de Moi." [Cette dernière parole va tout naturellement introduire ce qu'on appelle l'anamnèse ou le mémorial.] Faisant donc mémoire de sa mort et de sa Résurrection, nous t'offrons le pain et le vin, nous te rendons grâces de nous avoir rendus dignes de nous tenir devant toi et de te servir. »

Après cette évocation – reconnaissance de toute l'œuvre du Fils – l'offrande du pain et du vin est l'acte par lequel nous faisons mémoire de la mort et de la Résurrection du Christ. « Faites ceci en mémoire de Moi » : c'est un acte. Nous ne remercions pas seulement en paroles, nous remercions en offrant ce qui représente l'offrande même du Christ sur la Croix, le pain et le vin qu'Il a lui-même choisis pour représenter son offrande. N'oublions jamais que le repas du Jeudi saint a lieu la veille de sa mort et préfigure l'événement du Vendredi saint et de la nuit de Pâques. Le repas du Jeudi saint, la mise en Croix du Vendredi saint et la Résurrection du dimanche forment un tout, en mémoire duquel nous offrons le pain et le vin.

Vient ensuite la troisième partie de la prière, celle qui va être l'invocation de l'Esprit Saint, qu'on nomme épiclèse : « Et nous Te demandons d'envoyer ton Esprit Saint sur l'offrande de ton Église sainte, de rassembler dans l'unité tous ceux qui la reçoivent, qu'ils soient remplis de l'Esprit Saint qui affermit leur foi dans la vérité. »

L'Esprit Saint est invoqué sur l'offrande de l'Église afin d'unifier les fidèles. On invoque l'Esprit sur l'offrande, sur le pain et le vin, afin de réaliser l'unité de l'Église en Jésus Christ, selon la belle prière du Christ. Vient ensuite une glorification, une doxologie finale :

« Que nous puissions ainsi Te louer et Te glorifier par ton enfant Jésus Christ, par Lui gloire à Toi et honneur au Père et au Fils, avec l'Esprit Saint dans ton Église sainte, maintenant et dans les siècles des siècles, Amen ! »

L'euchologe de Sérapion

Le deuxième texte se trouve dans un recueil de prières égyptien de l'époque de saint Athanase, que l'on appelle l'euchologe de saint Sérapion, qui nous rend compte de la tradition égyptienne. Le recueil date d'environ 320, mais il contient manifestement les prières en usage au début du IV^e siècle en Égypte, qui sont donc bien antérieures à l'existence de saint Sérapion, évêque de Thmuis. Il s'agit par conséquent aussi d'une liturgie du III^e siècle. C'est d'ailleurs ce qui permet d'affirmer qu'il s'agit d'une prière extrêmement ancienne. Étudions-la un moment. La préface commence toujours par un acte de remerciement, de glorification, adressée au Père :

« Il est digne et juste [nous retrouvons exactement le début de la préface de la plupart des liturgies contemporaines] de Te louer, de Te célébrer, de Te glorifier, Père éternel du Fils unique, Jésus Christ. Nous Te louons, Dieu éternel, inscrutable, ineffable, incompréhensible à toute nature créée. »

On retrouve dans ce remerciement adressé au Père la description de la gloire de Dieu le Père par des adjectifs négatifs : « inscrutable, ineffable, incompréhensible », que l'on observe dans les liturgies de saint Jean Chrysostome et de saint Basile. Ils parlent de Dieu en disant ce qu'Il n'est pas. On appelle cela la théologie apophatique. On connaît Dieu par ce qu'Il n'est pas, Il est radicalement autre que ce qui est. Donc on approche le mystère divin avec cette sorte de tremblement, de frémissement, en osant seulement dire ce qu'Il n'est pas.

« Nous Te louons [Toi le Père], Toi que connaît le Fils unique, Toi qu'Il révèle, qu'Il explique, qu'Il fait connaître à la nature créée. Nous Te louons, Toi qui connais le Fils et qui révéles ta gloire aux saints, Toi que connaît le Fils que Tu as engendré, Toi qu'Il montre et explique aux saints. »

Nous retrouverons cette idée, tirée de saint Jean, selon laquelle c'est le Fils qui fait connaître le Père, dans la théologie de saint Basile. La glorification, toujours adressée au Père, continue ainsi :

« Nous Te louons, Père invisible qui donnes l'immortalité. Tu es source de vie, source de lumière, source de toute grâce et de toute vérité. Tu aimes les hommes, Tu aimes les pauvres, Tu Te réconcilies avec tous, Tu les attires tous à Toi par la venue de ton Fils bien-aimé. Nous Te prions : fais de nous des hommes vivants, donne-nous l'Esprit de lumière [voilà ce que l'on peut appeler une pré-épiclese : il y a déjà une invocation de l'Esprit avant l'invocation proprement dite] afin que nous te connaissions, Toi le véritable et celui que Tu as envoyé, Jésus

Christ. Donne-nous l'Esprit Saint afin que nous puissions proclamer et raconter tes mystères ineffables. »

Cette première invocation de l'Esprit avant les paroles d'institution sera caractéristique de toutes les liturgies égyptiennes. C'est de là que dérivera, à partir de Vatican II, cette épiclese que les catholiques ont actuellement dans leur liturgie et qui se situe avant les paroles d'institution.

« Que le Seigneur Jésus parle en nous et aussi l'Esprit Saint. Que par nous Il Te chante avec des hymnes car Tu es au dessus de toutes principautés, puissances, forces et dominations, au dessus de tout nom que l'on nomme dans le siècle présent comme aux siècles à venir. »

Après cette préface adressée au Père et le glorifiant, avec le Fils et le Saint Esprit, vient le Sanctus que nous retrouvons dans toutes les liturgies, à l'exception de celle d'Hippolyte que nous avons vue précédemment. Dans la plupart des liturgies, il y a en général un petit élément qui manque quelque part, pas toujours le même. Ce qui compte, c'est ce que l'on retrouve partout.

« À Toi font cortège des milliers de milliers et des myriades de myriades d'anges et d'archanges, de trônes et de seigneuries, de principautés et de puissances, auprès de Toi se tiennent les deux augustes séraphins à six ailes, deux pour se couvrir la face, deux pour se couvrir les pieds, deux pour voler. Ils chantent ta sainteté. Avec leurs acclamations, reçois aussi les nôtres : Saint, Saint, Saint est le Seigneur Sabboth, le ciel et la terre sont remplis de ta gloire. Le ciel est rempli, la terre est remplie de ta gloire admirable ! »

On retrouve là les paroles mêmes de l'Apocalypse : le Sanctus est en effet dérivé directement de l'Apocalypse de Jean. Dans le texte d'Isaïe, qui nous révèle pour la première fois l'hymne trois fois sainte adressée à Dieu par les anges, ce sont uniquement les séraphins qui chantent. Dans les liturgies ce sont aussi les chérubins. C'est dans l'Apocalypse de Jean que les séraphins et les chérubins apparaissent sous le visage de l'homme, de l'aigle, du taureau et du lion, chantant, mugissant, rugissant l'hymne trois fois sainte.

Donc nous avons d'abord le Sanctus après la glorification du Père, puis le récit de l'œuvre rédemptrice du Fils : « Seigneur des puissances, remplis aussi ce sacrifice de ta puissance et de ta participation. C'est à toi que nous avons offert ce vivant sacrifice, cette offrande non-sanglante. C'est à Toi que nous avons offert ce pain, figure du corps de ton Fils unique. »

Le pain est « figure » du saint corps : le mot grec employé est *antitypos* que nous retrouvons dans la liturgie de saint Basile. Ce que nous offrons dans cette deuxième partie de la prière d'anaphore, c'est la figure du corps et du sang. Nous ne communierons pas à la figure, nous communierons à la réalité, parce qu'entre temps il y aura l'épiclese. Mais pour le moment, c'est encore la figure.

« Car le Seigneur Jésus, la nuit où Il fut livré, prit du pain, le rompit et le donna à ses disciples en disant : "Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est rompu pour vous en vue de la rémission des péchés." C'est pourquoi nous aussi, célébrant le mémorial de sa mort, nous avons offert ce pain. »

Dans la prière d'anaphore, il y a toujours cette offrande : « Faites ceci en mémoire de moi ». En mémorial de l'offrande que le Christ a fait de son propre corps et de son propre sang, l'Église offre la figure de ce corps et de ce sang, c'est-à-dire le pain et le vin.

« Sois-nous propices, ô Dieu de Vérité, car de même que ce pain autrefois disséminé sur les collines a été réuni pour n'en faire plus qu'un, ainsi daigne réunir ton Église sainte, ce peuple de tout pays, de toute ville, de tout village et maison et fais d'elle une Église unique, vivante et catholique. » Au lieu d'avoir une offrande simultanée de la coupe et de la patène, du pain et du vin, il y a deux offrandes successives, l'une de la patène avec le pain, l'autre de la coupe avec le vin : « Nous offrons aussi la coupe, figure du sang, car le Seigneur Jésus après le repas prit la coupe et dit à ses disciples : "Prenez et buvez, ceci est la Nouvelle Alliance, c'est-à-dire mon sang versé pour vous en vue de la rémission des péchés." C'est pourquoi nous aussi, nous avons offert la coupe, figure du sang. »

Après cette deuxième partie qui décrit toute l'œuvre rédemptrice du Fils, nous avons l'appel. Cette troisième partie, qui correspond à la prière juive pour la venue du Royaume, du Messie, et qui dans toutes les autres liturgies sera un appel à la venue du Saint Esprit, est dans la liturgie de Sérapion une invocation au Verbe.

« Que vienne, ô Dieu de vérité, ton saint Verbe sur ce pain, afin qu'il devienne le corps du Verbe et sur cette coupe, afin qu'elle devienne le sang de la Vérité. Fais que tous ceux qui communient reçoivent un remède vivifiant qui guérisse en eux toute infirmité, qui les fortifie pour tout progrès et pour toute vertu, qu'il ne soit pas cause, ô Dieu de Vérité, de condamnation, de confusion ou de honte. »

On invoque le Verbe pour qu'Il remplisse en quelque sorte le pain et le vin et en fasse le corps et le sang du Christ. C'est vraiment un appel pour la venue du Royaume, mais qui s'adresse encore au Fils. Normalement, cette prière-là s'adressera au Saint Esprit, c'est la différence de la liturgie de Sérapion par rapport aux autres. Hippolyte omettait le Sanctus, la prière de Sérapion comporte quant à elle une invocation au Verbe plutôt qu'à l'Esprit.

Puis, il y a le mémorial des vivants et des morts :

« Car nous T'invoquons, ô Dieu éternel, par ton Fils unique dans le Saint Esprit, prends pitié de ce peuple, juge-le digne de progrès, envoie tes anges à ce peuple, qu'ils l'assistent pour triompher du mauvais et pour affermir ton Église. Nous te prions aussi pour tous les défunts qui se sont endormis, dont nous faisons mémoire. »

Et, après le rappel des noms :

« Sanctifie ces âmes car Tu les connais toutes, sanctifie ceux qui se sont endormis dans le Seigneur, mets-les au nombre de tes saintes puissances, donne leur une place et une demeure dans ton Royaume. »

Enfin, la doxologie finale :

« Reçois l'action de grâce de tout ton peuple. Bénis ceux qui t'ont présenté ces offrandes et ces actions de grâce. Donne à tout ce peuple la santé, la prospérité, le bonheur, tous les biens de l'âme et du corps par ton Fils unique Jésus Christ, dans le Saint Esprit, comme Il était, comme Il est et comme Il sera dans les générations des générations et dans les siècles des siècles. »

La tradition syrienne

En Orient, la tradition syrienne est à l'origine des liturgies de saint Basile et de saint Jean Chrysostome, la liturgie d'Édesse, la liturgie des saints Addée et Mari, qui est encore en usage sous une forme évoluée dans l'église chaldéenne. C'est la plus ancienne liturgie orientale que nous possédons. En voilà la préface :

« Il est digne et nécessaire que toutes les bouches te glorifient, que toutes les langues proclament, que toutes les créatures adorent et magnifient le Nom adorable de la glorieuse Trinité, du Père, du Fils et du Saint Esprit. Il a créé le monde par sa grâce et ceux qui l'habitent, dans sa clémence. Il a sauvé les hommes dans sa miséricorde. Il a accordé aux mortels la richesse de sa grâce. »

Nous retrouvons ensuite le Sanctus :

« Des milliers de milliers d'esprits célestes Te bénissent et T'adorent. Les myriades de l'armée des serviteurs du feu et de l'Esprit chantent ton Nom avec les chérubins et les séraphins, qui glorifient et adorent ta grandeur. Ils proclament sans cesse et se répondent les uns aux autres : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur Sabaoth ! Le ciel et la terre sont remplis de ta magnificence, de ta présence et de l'éclat de ta grandeur ! Hosanna au plus haut des cieux ! Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient et qui viendra au Nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux et avec les puissances célestes ! Nous te bénissons, Seigneur, pour tes serviteurs faibles, débiles et infirmes, pour la grâce immense que Tu nous as faite, que nous ne pouvons payer en retour. »

Après le Sanctus, nous allons entrer dans la deuxième partie, l'évocation de toute l'œuvre rédemptrice du Fils :

« Tu as revêtu notre humanité pour nous vivifier par ta divinité. Tu as élevé notre bassesse, Tu as relevé notre déchéance, Tu as ressuscité notre mortalité, Tu as pardonné nos fautes, Tu nous as justifiés de nos péchés, Tu as illuminé notre intelligence, Tu as condamné, Seigneur notre Dieu, nos ennemis, Tu as fait triompher la fragilité de notre nature débile par les miséricordes abondantes de ta grâce. Pour tous tes recours et tes grâces, nous t'offrons louange et bénédiction, honneur et adoration, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. »

On a ensuite quelque chose d'étrange : il n'y a pas ici les paroles de l'institution, on passe directement à l'anamnèse.

« Et nous aussi, tes serviteurs, faibles, débiles et fragiles, qui nous sommes rassemblés en ton nom, nous nous tenons devant Toi à cette heure. Nous avons reçu de la Tradition le rite symbolique qui vient de Toi [ce qui suppose l'institution, évidemment], avec allégresse et exultation, nous Te rendons gloire. Nous commémorons et nous accomplissons ce grand, redoutable et saint, vivifiant et

divin mystère de la passion et de la mort, de l'ensevelissement et de la Résurrection de notre Seigneur et de notre Sauveur Jésus Christ. »

Voyez l'anamnèse, le mémorial de toute l'œuvre du Fils. On peut évidemment supposer que les paroles d'institution étaient dites et connues, c'est pour cela qu'elles ne figurent pas dans le texte.

Puis nous avons la troisième partie, l'appel à l'Esprit Saint :

« Que vienne, Seigneur, ton Esprit Saint. Qu'Il repose sur cette offrande de tes serviteurs. Qu'Il la bénisse et la sanctifie pour qu'elle nous procure, Seigneur, le pardon des offenses et la rémission des péchés, la grande espérance de la Résurrection des morts et la Vie nouvelle dans le Royaume des Cieux avec tous ceux qui te furent agréables. »

L'appel au Saint Esprit est toujours lié à l'espérance du Royaume et rejoint par conséquent la troisième partie de la prière juive, celle pour la venue du Royaume.

Enfin, la doxologie finale :

« À cause de ton plan grand et merveilleux que Tu as réalisé à notre égard, nous te bénissons et te glorifions sans fin dans ton Église rachetée par le sang précieux de ton Fils. Bouches ouvertes et visages découverts, nous offrons louange et gloire, bénédiction et adoration à ton Nom vivant, saint et vivifiant, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen. »

Synthèse : une structure apostolique

Si nous comparons la prière eucharistique de ces trois liturgies qui représentent les trois pôles du monde chrétien du III^e siècle, nous constatons que cette prière comporte donc toujours trois volets. Les trois parties de la prière juive vont, dans nos liturgies, prendre un aspect trinitaire : il y a une première prière de remerciement adressée au Père pour l'œuvre de création, une deuxième pour l'œuvre de rédemption du Fils, une troisième prière pour la venue du Royaume en la Personne du Saint Esprit.

Certes, il convient d'y apporter quelques nuances : dans la prière égyptienne, la troisième partie n'est pas directement pour la descente du Saint Esprit, le célébrant demande « que ton saint Verbe [c'est-à-dire le Fils] descende sur ce pain. » C'est une sorte de prière pour l'Incarnation qui s'est faite par l'opération du Saint Esprit. Mais chez Hippolyte, comme chez Addée et Mari, il s'agit explicitement d'une prière pour la descente du Saint Esprit sur l'offrande de l'Église : c'est ce que nous appelons l'épiclèse. Or, le fait qu'aux deux extrémités de la chrétienté, à Rome et à Édesse, la liturgie eucharistique ait au III^e siècle la même construction, qui correspond à la structure juive antérieure au Christ, nous montre bien qu'il s'agit d'une structure apostolique.

Les liturgies orthodoxes conservent fidèlement cette structure. La prière eucharistique sera toujours, depuis les origines apostoliques jusqu'à nos jours, une prière en trois parties, essentielles pour que la liturgie puisse être appelée orthodoxe

et pour qu'elle s'adresse, qu'elle fasse mémoire et qu'elle invoque les trois Personnes de la Trinité d'une façon équilibrée.

DISPARITION DE L'ÉPICLÈSE EN OCCIDENT

Dès le IV^e siècle, nous allons entrevoir ce qui peut être appelé le germe du schisme. Si on lit la liturgie milanaise de saint Ambroise, à la fin du IV^e siècle, on constate que l'épiclese a disparu. C'est un fait très mystérieux. Entre saint Hippolyte, pape de Rome en 217 et saint Ambroise, évêque de Milan vers l'an 380, la mention explicite de l'invocation à l'Esprit Saint s'en va. Ensuite, lorsque Charlemagne généralisera la liturgie romaine, imposée à tout l'Occident par Alcuin, son ministre, l'épiclese disparaîtra de la liturgie occidentale jusqu'à Vatican II qui la réintroduira. L'épiclese survit au V^e siècle dans la liturgie mozarabe d'Espagne et la liturgie gallicane, mais avec Charlemagne, c'est la nouvelle liturgie romaine, sans épiclese, qui devient en usage dans tout l'Occident.

Ceci est extrêmement important et grave car on possède la théologie de sa liturgie : la théologie est priée avant d'être intellectualisée. Or, la place du Saint Esprit dans la célébration eucharistique va être occultée dès le V^e siècle en Occident. Nous avons donc là, je crois, le germe de la différence principale entre les chrétiens orthodoxes et non-orthodoxes.

Quelle est la cause de cet événement ? On en est réduit à des hypothèses. Au IV^e siècle, on passe, en ce qui concerne la liturgie à Rome, de l'usage du grec à celui du latin. C'est aussi l'époque où saint Jérôme traduit la Bible en latin. Il a dû se passer un phénomène semblable à celui de nos jours, lorsque l'on a remplacé l'usage du latin par celui du français. En général, on ne se décide à traduire une liturgie dans la langue vulgaire que trop tard, lorsque l'on ne la comprend plus du tout et que l'on n'a plus une conscience très nette de ce que l'on dit. Ces périodes de traduction risquent donc fort d'être des moments d'appauvrissement si l'on ne se décide pas à traduire lorsque l'on a encore toute la richesse liturgique, non seulement dans les textes, mais aussi dans le cœur et la conscience.

Il s'est passé, je crois, un deuxième phénomène : le IV^e siècle est aussi le moment où s'est développée en Orient l'hérésie de Macédonius. Alors que l'hérésiarque du siècle précédent, Arius, s'était attaqué à la Personne du Christ, Macédonius, lui, s'attaque au Saint Esprit. Arius niait la divinité du Fils et son hérésie fera rage en Occident autant qu'en Orient, elle sera notamment combattue en Occident par saint Hilaire de Poitiers. Parce que les Wisigoths et les Goths étaient ariens, il faudra combattre l'hérésie arienne plus longtemps en Occident qu'en Orient.

En revanche, l'hérésie de Macédonius qui niait l'existence personnelle du Saint Esprit ne se répandra pas en Occident. C'est elle qui pousse saint Basile, au IV^e siècle, à développer en détail la théologie du Saint Esprit dans son magnifique *Traité du Saint Esprit*. Ce livre est écrit en grec, à l'époque où l'Occident ne le parle plus ni n'éprouve le besoin de combattre une hérésie contre le Saint Esprit. Le

résultat en est que la théologie du Saint Esprit qui se développe explicitement en Orient au IV^e siècle ne paraît pas avoir véritablement atteint l'Occident. Cela entraîne une différence liturgique : non seulement on maintient l'épiclesse dans toutes les liturgies en usage en Orient, mais on les développe, à l'époque où l'invocation à l'Esprit Saint se perd en Occident.

Cela aura des conséquences très importantes : une certaine occultation – le mot est d'Olivier Clément – de la place du Saint Esprit dans la vie de l'Église d'Occident. Dans la liturgie, certes, il restera une trace implicite de l'épiclesse : dans l'ancienne liturgie romaine la prière où l'on demande à l'ange d'agréer l'offrande de l'Église tient exactement la place de l'épiclesse, mais il n'y a pas une demande explicite au Saint Esprit de « descendre sur nous et sur ces dons. »

D'où la conséquence très grave : dès l'instant où il n'y aura plus d'épiclesse explicite dans la liturgie, on sera amené à situer le changement du pain et du vin en corps et sang du Christ au moment des paroles de l'institution : « Prenez, mangez, ceci est mon corps, buvez en tous, ceci est mon sang », paroles citées par le célébrant. On en viendra, sinon dans la langue théologique, du moins dans la conception du fidèle moyen, à penser que celui qui consacre, c'est le prêtre. Ceci est très grave : celui qui consacre, c'est le Saint Esprit.

Cette prière d'épiclesse est donc tout à fait essentielle. Si on la supprime, c'est toute la structure trinitaire de la liturgie qui disparaît. On se trouve alors tenté, comme c'est le cas en Occident, de remplacer le Saint Esprit par le prêtre, par l'évêque ou la hiérarchie et on tombe dans le cléricisme. Je caricature peut-être un peu, mais on retrouve cela dans l'ensemble des sacrements.

Dans la liturgie de saint Basile, le prêtre supplie Dieu de faire en sorte que son propre péché n'empêche pas le Saint Esprit de descendre sur les dons. Non seulement ce n'est pas lui qui consacre, mais il demande de ne pas être un obstacle à la consécration. Dans la prière d'absolution après la confession, là où le prêtre latin dit : « *Ego te absolvo* », « Je t'absous », le prêtre orthodoxe dit : « Que la grâce du Saint Esprit te pardonne et t'absolve. » Dans la célébration du baptême, également, le prêtre demande que son indignité n'empêche pas le Christ de donner la liberté à celui qui va la recevoir à cause de sa foi et il ne dira pas « Je te baptise », mais « Le serviteur de Dieu est baptisé. » La fonction du prêtre dans l'Église orthodoxe sera donc une fonction « épiclesse » – je me sers d'un barbarisme – qui appelle le Saint Esprit, et cela dans la célébration de tous les sacrements.

L'idée selon laquelle c'est le prêtre qui consacre amènera la réaction protestante niant le sacerdoce ministériel. Les réformés ne voudront pas de cette sorte de prêtre-magicien qui transformerait le pain et le vin en corps et sang du Christ. Certes, la théologie romaine n'est jamais allée jusqu'à dire que le prêtre consacrait, mais l'opinion des fidèles moyens a, je crois, adopté cette idée.

Nous voyons donc à quel point les événements du IV^e siècle ont été lourds de conséquences pour toute l'évolution successive de l'Église. Si l'on souligne la conception orthodoxe de la fonction consécrationnaire du Saint Esprit, non seulement

dans le mystère eucharistique mais dans tous les autres sacrements, on apporte un élément décisif dans le dialogue œcuménique, parce que l'on peut sortir de l'impasse la controverse entre catholiques et protestants. Dès l'instant où le cléricalisme est remplacé par la fonction du Saint Esprit, la consécration du pain, du vin et de l'Église devient beaucoup plus acceptable pour un protestant : elle est l'œuvre du Saint Esprit plutôt que celle d'un prêtre.